

## TERRITOIRES DÉVASTÉS ET PERSONNAGES EN RÉSISTANCE

« L'île d'Ubaldo » est le premier conte de Rodrigo Fuentes que j'ai lu. Il était publié dans une anthologie de jeunes écrivains guatémaltèques. Dès les premières lignes du récit, on percevait que son auteur ne voulait pas seulement nous livrer, en y mettant le plus grand soin, un argument construit avec minutie et sobriété, mais qu'il souhaitait aussi nous plonger dans un monde précaire, « un peu à la dérive » ; placé sous la loi d'hommes armés aux profils à peine devinés, débordant de pouvoir et de violence ; d'avocats corrompus et bouffis d'orgueil pour avoir toujours le dernier mot au bout des lèvres et de cette plantureuse secrétaire sans moralité et à la vertu peu farouche. Ces gens-là sont le pouvoir, un pouvoir qui a commencé à s'étendre. Ici, les acteurs du conte, Ubaldo en tête, résistent à ce pouvoir et vont gagner. Et ils vont gagner cette fois. Mais le conte terminé, nous ne savons pas s'ils trouveront d'autres ressources pour gagner le prochain combat.

« Henrik », que j'ai lu par la suite, a remporté au Nicaragua le prix Carátula (dans une autre version intitulée « Amir ») que préside le grand Sergio Ramírez. Une première lecture suffisait pour constater que « Henrik » et « L'île d'Ubaldo » étaient riches de nombreux éléments communs dont cette volonté de trouver dans la narration la précision d'un mécanisme d'horlogerie). On pouvait entrevoir en arrière-plan de cet ensemble, de tous ces textes mis les uns à côté des autres, une pensée porteuse d'obsessions, de thèmes récurrents.

Les personnages de ces deux contes affrontent un pouvoir aussi omniprésent que fantasmagorique, celui de la pègre (qu'on peut imaginer liée au trafic de drogues), personnifiée par des tueurs dont l'objectif est de les chasser, de les expulser des lieux auxquels ils appartiennent : dans le cas de Don Henrik, c'est la vieille exploitation de cardamome qu'il a héritée de son père et pour Ubaldo une villa face à la mer, propriété du seul patron qu'il a eu tout au long de sa vie. Tout en sachant que ce pouvoir leur est très supérieur, ils résistent envers et contre tout. Nous dirons qu'ils s'accrochent à l'éthique de la résistance. Ils résistent d'abord à ces offres aimables « qu'ils ne pourront pas refuser » (ils savent que ce pouvoir cauteleux ne montre pas ses crocs de prédateur). Et en refusant, ils résistent avec toute la violence dont ils seront capables, toujours infime comparée à celle de leurs ennemis. Quel courage chez ces deux hommes qui, chacun dans leur histoire respective, affrontent seulement armés de leurs dérisoires pétoires cette milice de bouchers,. Dans le monde de Don Henrik et d'Ubaldo, on a fait disparaître les horizons de l'éthique et une seule loi semble pouvoir exister : la loi des affaires qui fleurissent d'un côté d'une marge très fine, presque invisible qui sépare la légalité du crime.

Si l'on s'en tient à la vieille distinction établie par Philip K. Dick entre le conte et le roman (le conte s'occupe du crime et le roman du criminel), on pourrait affirmer que dans le conte, ce qui se superpose au langage, au ton, à la structure et même aux personnages et importe plus que tout, c'est l'argument. Et en conséquence et par principe, les personnages en dépendent.

En fait, ils ne sont rien d'autre que les engrenages (plus ou moins bien huilés selon le talent de l'auteur) qui permettent à l'histoire d'avancer. Dans la mémoire des lecteurs d'un conte, c'est elle, l'histoire, et non les personnages (leurs traits, leurs profondeurs) qui devra perdurer. Il semble pourtant que Rodrigo Fuentes ait voulu délibérément contredire Dick et construire des contes dont les personnages sont tout autant mémorables que l'intrigue qui les convoque, voire même plus. On ne distingue pas seulement ces personnages pour ce qui leur arrive, mais pour ce qu'ils sont. Et l'intention est clairement énoncée dès le début avec leurs titres : « L'île d'Ubaldo », « Henrik », « *Derrepente, Perla* » (un autre récit, qui ouvre ce volume et dans lequel se combinent des personnages tchékhoviens avec un argument faulknérien, y compris une scène de viol qui rappelle inévitablement celui que fait subir Popeye à Temple Drake encore vierge).

On n'oubliera pas les personnages de Rodrigo Fuentes. Malgré les quelques pages dont on dispose, on a pu les connaître, remarquer leurs grimaces, leurs petites manies et leur capacité mémorielle. Tout cela grâce à une fixation, aussi stylistique que vitale, au détail, aux silences, à la façon de prononcer certains mots ou à la manière de presser un citron au-dessus de l'obscur effervescence d'un verre de *Cuba libre*.

La situation et l'emplacement des lieux où se déroulent les histoires est un autre élément remarquable que l'on trouve dans ce recueil de contes.

La ville, l'atmosphère de « l'urbain », a monopolisé l'intérêt littéraire d'une large majorité d'écrivains guatémaltèques de la dernière génération (nés après 1970), en total antagonisme avec un XXe siècle peuplé de contes et de romans dont les arguments, naturalistes ou fantastiques, se déroulent dans la province, dans des villages, dans de grands domaines agricoles ou en plein cœur de la selve.

Et dans *Des animaux très sensibles*, Rodrigo Fuentes a décidé d'y retourner, d'aller là où s'arrêtent les routes asphaltées et deviennent de poussiéreux chemins de terre. Et que trouve l'écrivain dans ces vastes étendues de terres couvertes de champ de cannes à sucre ? Il ne trouve pas ce qu'ont trouvé Miguel Ángel Asturias, Mario Monteforte Toledo ou Mario Payeras, il ne trouve pas le souffle mythique, fondateur, le principe de toute généalogie, l'éventualité de la magie et du prodige, le monde qui naît et offre toutes sortes de possibilités à l'imagination dans son exubérance sauvage ; non, il ne trouve rien de tout cela. Ce monde-là est déplacé. Ce que trouve le narrateur, c'est un territoire âprement disputé, malgré sa dévastation avec de grands propriétaires âgés qui se le disputent et dont les codes ont perdu tous leurs sens, ce sont des paysans sans terre, des survivants aux massacres de la contre-insurrection, des banquiers rapaces et des narcotrafiquants.

D'autres contes complètent le présent recueil, ils ont été écrits avec des recours narratifs réduits à leur plus sobre expression ; les mots disparaissent souvent pour être remplacés par des images.

Dans leur apparente simplicité, tous proposent autant de plans narratifs que de possibles lectures. Celle qui m'intéresse par-dessus tout nous rappelle notre isolement dans le monde et cette totale méconnaissance de nous que peuvent avoir ceux qui nous connaissent le plus, y compris les membres de notre famille.

Arnoldo GÁLVEZ SUÁREZ \*

\* (Ciudad de Guatemala, 1982) Journaliste et écrivain guatémaltèque.